

Gilles Deleuze

Leibniz et le baroque: Les Principes et la Liberté

Séance 19, le 19 mai 1987 : Les Principes et la Liberté (14) -- Qu'est-ce qu'avoir un corps ?

Transcription initiale, WebDeleuze ; transcription augmentée, Charles J. Stivale

Partie 1

Donc, écoutez-moi bien, si vous m'entendez. Comme je vous l'ai dit la dernière fois, nous avons deux séances dont je vous demande pardon de vous les présenter si rapides, et ensuite, et ensuite je ne peux pas – pour mille raisons – continuer. Donc, aujourd'hui et la semaine prochaine. Ensuite notre travail de cette année est fini. Les autres mardi, je viendrai uniquement pour régler les cas de premier cycle, deuxième cycle, troisième cycle, les travaux que certains d'entre vous doivent me remettre. Donc je ferais des réunions [1 :00] aux heures habituelles, ou plutôt un peu plus tard, vers, mettons, dix heures. Donc, cela n'intéressera que ceux qui ont un rapport quelconque avec l'UV, pour mettre leur situation au point. S'il y a des situations à mettre au point tout de suite, parce que j'ai reçu un papier disant, où c'est à vous de le savoir, tout ça, j'ai reçu un papier où certains d'entre vous ont besoin de certificats en avance. Donc je viendrai uniquement pour ça. Si par hasard je ne pouvais pas venir, à ce moment-là, ceux qui ont besoin de me voir pour des signatures, etc., ou des choses administratives, vous auriez la gentillesse de me téléphoner, en n'abusant pas du téléphone. Le téléphone, il est dans l'annuaire. Voilà. Reste [2 :00] aujourd'hui et la prochaine fois, et c'est très simple.

C'est un peu comme si ce cours sur Leibniz, en avançant un petit peu et puis en reculant souvent, s'était développé comme un travail qui aurait dû durer deux ans, si bien que ce que je fais maintenant, c'est beaucoup plus ce qui aurait été la matière à une autre année. Et puisqu'il nous reste aujourd'hui et la prochaine fois, j'essaie d'y mettre le plus de clarté aujourd'hui, j'avais envie de vous proposer une série de, comment dire, parcours concernant les deux étages, puisque c'était notre point de départ, cette philosophie de deux étages, une espèce de visite des deux étages ou, si vous préférez, [3 :00] un ensemble de, presque de rêveries, tel que j'aimerais beaucoup que vous interveniez s'il y a un point qui... [*Deleuze ne termine pas la phrase*] De rêveries sur cette organisation de la philosophie de Leibniz, et notamment sur le rôle qu'y a le vivant ou l'organisme. Et cela devrait nous amener aux rapports respectifs des deux étages: celui des âmes et celui des corps, en gros – mais on aura vu entre-temps que ce n'est pas celui des âmes et celui des corps. C'est pour ça que je dis "rêveries" parce que il faudra, chaque fois que je dirai une phrase, il faudra attendre le moment de la corriger, ou bien que vous-mêmes la corrigiez. Ce n'est pas ma faute, c'est le style de Leibniz.

Et donc il faudrait arriver à ces deux étages: [4 :00] est-ce qu'ils ont une loi commune ? Quels sont leurs rapports? Et ce rapport nous le pressentons déjà: c'est ce que Leibniz appellera celui de l'harmonie, harmonie des âmes entre elles, harmonie des corps entre eux, harmonie des âmes avec les corps. Et ce sur quoi nous voulions finir depuis le début, c'est précisément ce concept d'harmonie devenu fondamental pour la philosophie. Qu'y a-t-il à voir avec ce qui, à peu près à la même époque, se passe en musique? [*Pause*] On me donne là, par exemple, un petit livre

[5 :00] de Rameau, où je lis: "L'expression du physique est dans la mesure et le mouvement," "L'expression du physique est dans la mesure et le mouvement." Si je lis le plus bêtement, par associations d'idées, je me dis, ah tiens, ça renvoie peut-être à la musique qui précède. "L'expression du physique est dans la mesure et le mouvement", on sait nous déjà que, chez Leibniz -- quoique sur ce point, je n'ai pas été très loin -- on sait déjà que chez Leibniz, ce n'est pas le mouvement qui compte, mais que c'est une raison du mouvement qu'il appellera la force. Je continue: "L'expression du physique est dans la mesure et le mouvement. Celle du pathétique, au contraire..." [6 :00] Est-ce qu'avec Leibniz le pathétique arrive? Eh oui ! Là, je coupe. Peu importe, on rêve.

Eh oui, le pathos arrive. Pourquoi? Parce qu'il nous dira que par delà le mouvement il y a quelque chose d'autre. Et que ce par-delà le mouvement qu'est-ce que c'est? C'est l'altération, la variation, le pathos. "L'expression du physique est dans la mesure et le mouvement" ; nous pouvons lire maintenant presque, "l'expression du physique ou de la musique d'hier est dans la mesure et le mouvement ; celle du pathétique, au contraire, est dans l'harmonie et les inflexions." [7 :00] Peut-être vous rappelez-vous: ce fut nos premiers mots cette année, quand il s'est agi de définir la philosophie de Leibniz -- dire: partons des inflexions. "Celle du pathétique, au contraire, est dans l'harmonie et les inflexions, ce qu'il faut bien peser avant que de décider sur ce qui doit emporter la balance." Ça veut dire quoi ? Rameau nous dit: réfléchissez bien, vous musiciens, à ce qui doit emporter la balance: ou bien la mesure et le mouvement qui constituent la physique, la physique musicale, ou bien le pathétique qui réside dans l'harmonie et les inflexions.

Or, si on consent à l'idée [8 :00] que, à peu près à la même époque, l'harmonie en musique connaît une mutation très importante, [Pause] qui concernera déjà Monteverdi, qui concernera fondamentalement Bach, est-ce qu'on ne peut pas penser aussi que, lorsque Leibniz présente ce qu'il nous donne comme un de ses concepts fondamentaux -- l'harmonie préétablie -- et qu'il oppose l'harmonie préétablie à Descartes et aux cartésiens, et que en même temps il reproche à Descartes et aux cartésiens d'en être resté au mouvement, et par là de ne pas avoir compris la nature du mouvement [9 :00] -- est-ce qu'on ne peut pas se dire: oui, on tient quelque chose, on tient quelque chose ? On peut s'étonner que la confrontation n'ait pas été faite suffisamment encore entre Leibniz et la musique. [Pause]

Alors essayons de répartir ces étages, cette histoire, les deux étages baroques. Vous vous rappelez, on s'était dit ceci: ce qui est fondamental, c'est une ligne à inflexions. Pourquoi est-ce que c'est ça qui est fondamental? Je ne recommence pas, je suppose que vous l'avez un peu présent. [10 :00] Pourquoi est-ce que c'est... C'est une ligne qui n'est pas une ligne droite, mais qui présente des singularités, des singularités intrinsèques, vous vous rappelez. Une ligne qui représente, mettons, représentation abstraite d'une ligne qui présente des singularités intrinsèques, c'est une ligne à inflexions. On l'avait vu, par exemple, chez Paul Klee dès le début. On avait dit: c'est ça, vous savez, la ligne baroque. [Pause] Mais concrètement, ça veut dire quoi? Concrètement, ça veut dire: [Pause] ce qui compte, et presque l'unité du monde, c'est l'événement. L'événement, c'est une inflexion. L'inflexion c'est la figure abstraite de l'événement ; [11 :00] l'événement, c'est le cas concret de l'inflexion. [Pause]

Et le monde, c'est quoi? C'est un ensemble, c'est une succession infinie d'inflexions ou d'événements qui seront nommés: états du monde. A quoi vous me direz, peut être: c'est comme une curieuse manière de définir et de commencer à présenter un étage dont vous vous attendez déjà -- en vertu de tout notre passé -- à ce que ce soit l'étage des âmes, et puis invoquer des

événements et des inflexions. [12 :00] C'est que déjà tout est mêlé. Socrate est assis dans sa prison. Vous voyez, Socrate est assis dans sa prison, ça fait référence à un texte célèbre de Platon. Pourquoi est-ce que Socrate est assis dans sa prison en attendant la mort? Et Platon demande: est-ce qu'il a des genoux qui peuvent plier? [*Rires*] D'accord il a des genoux qui peuvent plier. Ça n'empêche pas que ce n'est pas parce qu'il a des genoux qui peuvent plier qu'il est assis dans sa prison. Il est assis dans sa prison parce qu'il trouve que c'est bien. Qu'est-ce qui est bien ? Il trouve que c'est bien de ne pas chercher à s'évader. Il attend sa condamnation. Qu'est-ce que ça veut dire? Comprenez: [13 :00] tout acte doit être rapporté à deux choses à la fois – les causes efficientes dira déjà Platon, mais dira aussi Leibniz, et il le dira avec plus de force –, et les causes finales. Socrate est assis dans sa prison parce qu'il trouve ça bien: cause finale. Bien.

Je vais dire une chose très simple: tout événement est événement de l'esprit, et je ne veux rien dire d'autre. Ou si vous préférez, il va de soi que tout événement concerne les corps, et je ne pourrais pas citer sans doute un seul événement qui ne concerne les corps. Mais je dis juste: cet aspect-là, on le laisse de côté pour le moment. Il est entendu qu'on ne peut pas dire tout à la fois, donc l'aspect par lequel l'événement concerne les corps, [14 :00] on ne s'en occupe pas pour le moment, car il y a un autre aspect de l'événement. Si vous me dites: mais ce n'est pas une dualité? Non ce n'est pas une dualité, l'un est strictement dans l'autre – mais de quelle manière? Quelle relation [est-ce qu'] il y aura entre les deux aspects ? L'événement est bien dans les corps, mais il n'est pas seulement dans les corps.

Bien, ça éclaire un tout petit peu. Ça répond à l'objection que je me faisais: comment vous dire... Je vais vous parler de l'esprit, et puis commencer par un événement comme être assis dans sa prison. Et on a vu comment avançait, dans cette découverte de l'esprit, Leibniz. C'est que la ligne à inflexions, ou que la ligne à événements, est enveloppée dans une unité spirituelle [15 :00] qui s'appellera monade. On va de l'inflexion à l'enveloppement. Je ne reviens pas là-dessus. Si bien que, s'il est vrai que toute inflexion est une singularité, est une singularité intrinsèque, il faudra dire qu'une monade est une condensation de singularités, ou que, si vous préférez, une monade exprime le monde. [*Pause*]

Elle exprime le monde en quel sens? Les événements sont [16 :00] ses prédicats. Et on a vu à quel point il pouvait être ruineux pour une compréhension de la philosophie de Leibniz de penser que les prédicats étaient des attributs, des attributs de jugement, alors que les prédicats étaient des événements comme exprimés par des propositions. Le type de la proposition chez Leibniz ce n'est pas "le ciel est bleu", c'est "César franchit le Rubicon". Comprenez pourquoi j'insiste tellement là-dessus: si on n'a pas ça, si on ne comprend pas ça très vivement, on ne comprend strictement rien à ce que veut dire Leibniz. Et si on a rapproché si fort Leibniz et Whitehead, c'est pour cette raison – ce sont des philosophies de l'événement où finalement tout est événement, [17 :00] et par là même tout est prédicat de sujets, d'unités individuelles qui expriment le monde. [*Pause*]

Donc, ça c'est un premier stade qui me permet de dire à la fois, si vous vous rappelez, qui me permet de dire à la fois, il faut dire à la fois que chaque substance individuelle, chaque monade, âme ou esprit – tout ça, prenons-les comme identiques – chaque substance individuelle, chaque âme ou esprit, chaque monade, exprime la totalité du monde. [*Pause*] [18 :00] Et il faut dire à la fois que les monades sont pour ce monde qu'elles expriment – si le monde avait été autre, les monades auraient été autres puisqu'elles auraient exprimé un autre monde -- donc il faut dire à la fois que les monades sont pour le monde qu'elles expriment, mais que ce monde n'existe pas

hors des monades qui l'expriment. Si bien que qu'est-ce que le monde? C'est l'exprimé commun de toutes les monades que Dieu a fait passer à l'existence. Il aurait pu faire passer d'autres monades à l'existence, très bien, mais à ce moment là, ça aurait été un autre monde. Il aurait choisi un autre monde, et on a vu cette notion bizarre de choix du monde chez Leibniz. [19 :00]

Faisons encore un pas de plus dans l'examen de cet étage – vous voyez, nous sommes donc dans l'étage, un étage très curieux ; là, j'ai tenu au moins à ce qu'on a fini ce point qui était notre point de départ. C'est que le monde est exprimé par chaque monade, oui. Et comme le monde n'existe pas hors des monades qui l'expriment, il faut dire que chaque monade a une infinité de plis ; le monde est plié dans chaque monade. Et apparaissait ce thème de la pliure, déjà, au niveau de l'esprit. Mais, immédiatement le problème rebondissait: bon, mais alors, pourquoi pas une seule monade? Pourquoi tant de monades? Pourquoi y a-t-il une infinité de monades [20 :00] qui expriment toutes le même monde? Et la réponse de Leibniz, la réponse que Leibniz nous donnait, c'est pourquoi est-ce que il n'y a pas un seul monde, un seul Dieu, un seul... ? Pourquoi Spinoza a-t-il tort, selon Leibniz? La réponse de Leibniz, c'est qu'il y a bien une raison individuelle, il y a bien un principe d'individuation des monades, à savoir qu'elles expriment toutes le même monde infini, à l'infini, mais elles n'expriment clairement qu'une petite portion du monde. Chacun de nous n'exprime clairement qu'une petite portion du monde, si bien que dès le début, vous voyez, cet étage des âmes, indépendamment du corps – c'est ça qui m'importe chez Leibniz, [21 :00] c'est que l'obscurité ne vient pas du corps. C'est l'âme, encore une fois, c'est l'âme qui est sombre, c'est l'âme qui est obscure. Elle n'a qu'une petite région de clarté. Sa petite région de clarté, c'est la portion privilégiée qu'elle exprime particulièrement. Elle exprime particulièrement une notion privilégiée. Vous, moi, quelqu'un qui vivait il y a mille ans, nous n'exprimons pas la même région du monde. Ce qu'il dit si bien, encore une fois, chacun a son département, département dont on a vu -- je ne reviens pas là-dessus -- à quel point il pouvait être réduit ou étendu. A quel point, par exemple, [22 :00] chez le damné, il allait se réduire à rien, à un presque rien, et au contraire, chez l'homme de progrès, [il allait] s'étendre. Mais enfin, tout ça, c'est des notions qui nous font visiter cet étage des âmes.

Une étudiante (*près de Deleuze*) : [*Inaudible, en chuchotant*]

Deleuze : Quoi ?

L'étudiante : [*Inaudible, elle indique qu'il y a quelqu'un avec une question*]

Deleuze : [Oui, oui, vous m'arrêtez, surtout vous m'arrêtez. C'est comme une visite ; c'est comme si je vous disais, voilà un appartement sur ces deux étages. Alors vous me dites: ah bon, ça sert à quoi? On fait de la gestion.... Vas-y.

Une étudiante : Une petite chose qui me trouble: est-ce que c'est juste parce que [si] toutes les monades sont en contact les unes avec les autres, qu'on peut déduire que le monde n'existe pas en dehors de ces monades? [*Pause*]

Deleuze: Non, car ce serait contradictoire. [23 :00] Si je disais: les monades n'ont strictement rien à voir les unes avec les autres parce qu'elles sont en contact, [*Interruption de l'enregistrement BNF ; texte de Web Deleuze*] [23 :09] ça n'irait pas parce que ce contact formerait un quelque chose de commun, un monde commun. Ce qu'il y a, c'est que les monades, on ne peut même pas dire, Leibniz dit dans un texte: on ne peut pas dire qu'elles sont lointaines ou distantes, elles n'ont ni portes ni fenêtre. Elles sont entièrement [*Retour à l'enregistrement BNF*] fermées sur soi, elles sont closes.

Partie 2

L'étudiante : Mais vous avez quand même parlé une fois d'un rapport qu'elles y avaient toutes, même si elles sont sans portes ni fenêtre. Parce qu'avec tout ce rapport, ça me paraît... Non, parce que c'est quand même quelque chose de bizarre de dire que les monades sont pour le monde qu'elles expriment mais ce monde n'existe pas en dehors de ces monades.

Deleuze : C'est ça, eh bien, c'est l'essentiel. C'est l'essentiel. Je veux dire, en effet, la question est très bonne parce que si vous lâchez un des deux aspects, c'est fichu. Je veux dire, il faut à tout prix maintenir les deux aspects. Dire, il faut dire... Bien sûr, le monde n'existe pas hors des monades. [24 :00] Comment est-ce qu'il existerait? Il n'existe pas hors des monades pour une raison très simple, c'est que: tout prédicat est dans le sujet. On a vu cette longue analyse, ou si vous préférez, tout ce qui donne lieu à une inflexion est plié dans la monade, donc il n'y a pas de monde qui ne soit plié dans cette espèce d'enveloppe: la monade, vous ou moi.

Vous savez, je pense à tout à fait autre chose en disant cela. Je pense à un texte célèbre de Proust, comment un monde peut être plié dans un personnage, dans une personne. C'est le cas. Pour Leibniz le monde est perpétuellement plié dans des unités individuelles. [25 :00] Pourquoi? Alors, si on dit, c'est parce que, si vous comprenez bien que l'événement est toujours une inflexion, [Pause] et bien, l'inflexion n'existe plus que enveloppée dans. – [Deleuze s'adresse à une étudiante près de lui qui voulait intervenir] Alors, pardon, je ne recommence pas. Je termine juste pour que tu me dises ça. -- Donc je peux dire: le monde n'existe que dans les monades qui l'expriment. Mais il faut que je dise aussi: les monades n'existent que *pour* le monde qu'elles expriment. Pourquoi? Parce que, Leibniz revient tout le temps à ceci, exemple typique: Dieu n'a pas créé Adam pécheur, [26 :00] il a créé le monde où Adam a pêché. Il n'a pas créé telle monade, telle autre monade, telle autre monade, parce qu'à ce moment là elles n'exprimeraient pas le même monde. Il a créé un monde, il aurait pu en créer un autre. Quand il fait passer ce monde à l'existence, il le fait passer dans et en créant l'infinité des monades qui expriment *ce* monde. Sinon, il ne peut plus rien faire. S'il crée un monde commun, s'il crée un monde commun dans lequel il y aurait des individus, des sujets, etc., [Pause] on serait dans la situation bien, mais les autres mondes qu'il aurait pu créer... [27 :00] Il faut, si vous voulez que... [Pause] Il a la conception d'une infinité de mondes possibles, qui ne sont pas, comme il dit, compossibles les uns avec les autres. Il choisit un de ces mondes, celui qui a le plus de réalité, celui qui a le plus de quantité de réalité, comme il dit, c'est-à-dire le plus parfait. Mais ce monde n'a aucune existence en lui-même indépendamment des substances individuelles, puisque les substances individuelles, c'est la réalité même qui n'a aucune existence hors des substances individuelles qui l'expriment. J'insiste là-dessus parce que si on ne comprenait pas à ce niveau, je crois qu'on ne comprendrait rien là. [28 :00]

Je devance presque quelque chose: qu'est-ce que c'est que la notion de l'harmonie? Leibniz, quand il emploie le mot harmonie, et là je ne parle pas en termes de musique, ni en termes de philosophie, je dis, à l'occasion de cette question : faisons une hypothèse, elle nous servira déjà pour la prochaine fois, elle servira pour la prochaine fois. L'harmonie, vous comprenez, [il y a] énormément de textes de Leibniz sur l'harmonie. Alors, on cherche ce qu'il y a de commun. Et je crois que si on réunit tous les textes, comme on n'aura pas le temps, on voit déjà que l'harmonie, c'est un rapport assez curieux ; c'est un rapport qui concerne l'expression. C'est un rapport d'expression, c'est l'expression comme rapport. [29 :00] Tiens ça, je dis ça nous conviendrait peut-être pour la musique, parce que d'une certaine manière – peut-être qu'on le verra la prochaine fois – c'est avec le baroque que la musique se réclame d'une valeur expressive. La

valeur expressive de la musique, ça c'est déjà, l'introduction du baroque. [C'est] peut-être un peu ce que Rameau appelait "le pathétique", mais on verra.

Je dis: l'harmonie, c'est un rapport d'expression – mais qu'est-ce que le rapport d'expression? Précisons-le ; ça ne va pas nous faire avancer beaucoup. J'appelle rapport d'expression un rapport entre un terme dit "exprimant" et un terme dit [30 :00] "exprimé". [Pause] Bon, [cela n'a] aucun sens, à moins que je ne définisse ce rapport, je dirais, dans quel temps ? Alors, si l'expression c'est un rapport entre un exprimant et un exprimé, en quoi consiste ce rapport? Je propose comme hypothèse: il est double. D'une part l'exprimé n'existe pas hors de son exprimant, d'autre part, et en même temps, l'exprimant est dans une [31 :00] correspondance réglée avec son exprimé. [Pause] Oh, quelle joie, je n'aurais jamais cru arriver à quelque chose de si clair et abstrait à la fois. Je crois que c'est ça, c'est ça l'harmonie, et que ça ne convient à rien d'autre. Deux choses sont en harmonie quand elles sont dans cette situation.

Je renvoie, par exemple, à un texte pour ceux qui s'y seraient référé, mais il est en latin, et à ma connaissance, il n'est pas traduit. C'est *Quid sit idea*, "ce que c'est une idée", tome 7 des *Œuvres philosophiques*, *Quid sit idea*, où Leibniz analyse le rapport d'expression. Je crois que le texte là, je ne veux pas dire trop, je ne peux pas dire qu'il soit dedans, [32 :00] mais je dis que peut-être ce texte favorise cette conclusion que j'en tire, cette relation entre un exprimé et un exprimant. Il faut les deux, si vous voulez, à la fois: ce que j'exprime n'existe pas hors de moi, c'est une très bizarre relation. C'est pour ça que je vous disais: il y a une torsion, il y a une torsion dans l'exprimé et l'exprimant. Ce que j'exprime n'existe pas hors de moi, et en même temps, moi je n'existe que dans une correspondance réglée avec ce que j'exprime. Qu'est-ce que c'est en mathématique? Si alors du coup, j'ose tout, mais vous savez, ce n'est pas loin, ce n'est pas loin précisément de ce qu'on appelle une fonction. [33 :00] Et je ne sais pas si en mathématique si on ne pourrait pas dire – je sais qui pourrait nous le dire, mais ça m'ennuie de l'ennuyer –, si on ne pourrait pas déjà dire quelque chose comme ça en mathématique que une fonction est fondamentalement expressive, s'il n'y a pas les deux caractères, si une fonction n'est pas un rapport entre deux termes tels que l'un n'existe pas indépendamment de l'autre et l'autre n'existe pas indépendamment d'une correspondance réglée avec l'un. Je dis à la fois: le monde que Dieu a choisi n'existe pas hors des monades qui l'expriment, différemment, on l'a vu. Il n'y a pas deux monades qui expriment le monde de la même façon – on l'a vu, c'est la théorie du point de vue. [34 :00] La théorie du point de vue, on a vu en quoi elle consistait. C'est que chacun de nous a son département, il a sa petite portion d'expression claire.

Un étudiant : [*Inaudible, sauf ce que Deleuze répète*] D'où vient cette limite?

Deleuze: D'où vient cette limite ? Nous sommes finis. Toute créature est finie; il y a un seul être qui n'a pas cette limite, c'est Dieu. Lui il exprime adéquatement et distinctement, non seulement l'univers qu'il a choisi, mais l'infinité des autres univers. Mais notre finitude, ça veut dire que nous n'exprimons [35 :00] qu'un seul monde parmi tous les mondes compossibles, d'une part, et que nous n'exprimons clairement qu'une petite région de ce monde. C'est la conséquence de quoi? C'est la conséquence de notre finitude, c'est-à-dire du fait que nous n'ayons pas seulement une force expressive, mais que nous ayons – on l'a vu une fois précédente – une matière première, matière première voulant dire: puissance de finitude.

Une étudiante (*près de Deleuze*): Si toutes les monades sont finies, à travers Dieu le monde est quand même infini ...

Deleuze: Ouais, puisqu'il y a une infinité de monades ...

L'étudiante: ... ça laisse quand même supposer qu'il y a un monde qui existe en dehors des monades.

Deleuze: Pourquoi? [Pause] [36 :00] Non, il faut trouver un autre mot. Moi, je crois que c'est... Il y a longtemps, à propos tout à fait d'autre chose, il nous est arrivé, j'avais proposé un autre mot: le monde n'existe pas hors des monades – il faut dire qu'il *insiste*. Il n'existe pas. – Comment, c'est curieux. C'est là, je m'attendais à ce qu'il n'y ait pas de difficulté et on est toujours surpris. -- Je dis: les monades, c'est l'existence du monde. Je veux dire, pour moi, non pas pour moi, pour Leibniz, ça va tellement de soi que le monde n'existe pas en dehors des monades puisque si on demande: qu'est-ce que l'existence du monde? Il dit: c'est les monades.

L'étudiante: Mais Dieu est plus que la totalité des monades.

Deleuze: Evidemment... Il les crée.

L'étudiante : Ben oui.

Deleuze : Il choisit le monde.

L'étudiante : Donc, pour moi, [37 :00] cela laisse supposer qu'il y a un plus.

Deleuze : Un plus, les monades ?

L'étudiante : Oui.

Deleuze : C'est Dieu.

L'étudiante : Oui.

Deleuze : C'est tout. [Rires] ... A ce stade, eh ? Ne me faites pas dire... A ce stade, c'est tout. A la visite de l'appartement où on est.

L'étudiante : C'est-à-dire qu'il y a une partie du monde qui existe, ... ah non, tu as dit un, un, un qui...

Deleuze : Oui ! C'est le petit dessin que... C'est le petit dessin, alors il faut que je le refasse ? Parce que, on rappelle que... [Pause ; bruit de Deleuze qui va au tableau] Je fais mon petit dessin lumineux mais je ne sais pas si c'est très clair maintenant. [Il s'agit sans doute du dessin qui se trouve à la fin du chapitre 2 dans *Le Pli*, p. 36 ; *The Fold*, p. 26] Je suppose que c'est le monde, c'est le monde. [Pause] [38 :00] – Ah, c'était plus joli, eh ? -- Je le mets en pointillé parce que comme monde il n'a d'existence que virtuelle. [Pause] Mais il ne devient actuel, il n'est actuel que dans les monades qui l'expriment et dont chacune l'exprime tout entier. Quelles différences [y a-t-il] entre les monades? Elles l'exprimeront tout entier d'un point de vue – là ça se complique, ça ne va plus du tout –, d'un point de vue, c'est-à-dire chacune a sa zone privilégiée. Et là, tu me dis, ça, est-ce que ça existe ? Oui, ça existe, mais ça existe là ! Si bien que tu peux dire: le monde n'existe que dans les monades, [39 :00] mais chaque monade a un rapport réglé avec le monde, d'après son propre point de vue. [Pause ; Deleuze revient à sa place, et s'adresse à l'étudiante] Non ? Je sens que tu n'es pas leibnizienne.... [Elle commence à répondre, mais est interrompue]

Un étudiant (du fond): [Propos inaudibles]

Deleuze : Quoi ?

L'étudiant : [*Inaudible, il continue sa question*]

Deleuze : Ah non, impossible, il y a... à moins que j'aie mal compris, il y a une irréductibilité absolue des monades les unes par rapport aux autres. Vous voyez pourquoi? C'est parce que ce qu'il ne veut pas, c'est l'idée d'un seul monde. [40 :00] D'une certaine manière... --

Un étudiant (*qui intervient doucement*) : [*Inaudible*]

Deleuze : Il y en a un, quoi ? Il y a un appareil ? Oh, laisse, laisse... C'est bon, c'est qu'il marche... Oui, oui, je suis toujours étonné... -- Oui ... [*Deleuze s'adresse à quelqu'un, peut-être Isabelle Stengers*] sauve-moi parce que...

Isabelle Stengers (*peut-être*) : En physico-mathématiques, le problème s'est posé pratiquement à la fin du XVIIIe siècle, c'est que les physiciens-mathématiciens ont construit des fonctions globales, par exemple l'énergie potentielle, le champ, en fait l'ancêtre de la théorie des champs que nous avons aujourd'hui, et au départ ont été construit à partir de forces qui elles ont des définitions purement locales. Mais quand on parle de la définition du potentiel (juste après Lagrange), la force n'apparaît plus que comme une fonction qui est une dérivée locale d'une fonction qui représente l'intégrale du système [41 :00] au même moment, et pendant tout un temps il y avait une symétrie parfaite entre l'idée que les forces n'étaient, au fond, que des dérivées locales du champ intégral, ou que le champ intégral était construit par intégration à partir des forces locales. [Deleuze: ouais, ouais...] Le rapport de symétrie a été posé par l'électromagnétisme. [Deleuze: ouais, ouais...] Le champ a pris son autonomie, mais il y avait toujours un problème : il n'a pas réconcilié la relativité d'Einstein qui est sur le champ gravitationnel et l'électromagnétisme... [*Les propos deviennent moins distincts*]

Deleuze: Alors, d'accord, et nous qui sommes leibniziens, nous pouvons dire, -- bien entendu ce n'est pas lui qui résout les problèmes de la science actuelle, -- mais que si on essaie de..., que lui, il résoudrait le problème que tu dis au niveau de l'autre étage, au niveau de la théorie de la matière, ce qu'on va voir si on continue cette visite. Alors, [*Deleuze s'adresse à Stengers*], d'accord ?

Stengers : Oui !

Deleuze : Tu es leibnizienne un peu ?

Stengers : Oh, je ne sais pas pourquoi je le serais !

Deleuze : Oh, il ne faut pas chercher pourquoi, il ne faut pas chercher pourquoi... Moi, je vais te faire un aveu : moi non plus. [*Rires*] Mais moi, je sais pourquoi ! [*Rires*]

Donc, juste continuons cette pièce, j'appelle ça cette pièce des âmes. Vous voyez, elle est énorme [43 :00] puisqu'elle contient déjà le monde entier, les expressions de monde, les mondes impossibles, tout ça, la liberté, enfin tout ce qu'on a dit. Je dis, un dernier effort. Chacun de nous a son département. C'est là-dessus que j'insiste: le corps, nous ne l'avons pas encore fait intervenir. Ce que nous avons fait intervenir c'est, vous vous rappelez ? La matière première, c'est-à-dire toute substance individuelle ou monade comporte une force primitive active et une force primitive passive, [*Pause*] force primitive passive nommée matière première et qui ne fait qu'un avec sa finitude. [*Pause*] [44 :00]

En d'autres termes: que je ne n'exprime pas la totalité du monde clairement, que je n'ai qu'un petit bout d'expression claire, c'est quoi, ça? Ce n'est rien d'autre qu'une autre manière de dire

qu'il y a plusieurs monades, que je ne suis pas seul au monde. Le sombre en moi, c'est la part des autres. [Pause] L'ombre – Oui, vous pouvez ouvrir maintenant. Il fait trop chaud... Vous pouvez, vous allez ouvrir par derrière – [L'ombre,] c'est la part des autres, c'est la pluralité des monades qui fait que [45 :00] seul Dieu n'est pas à l'ombre. Mais nous, nous avons une part obscure, nous avons une part noire, nous avons une part sombre qui est le fond de notre âme. Et ça ne veut pas dire le Mal. Ce sera la possibilité du mal, mais ça ne veut pas dire le mal. Ça veut dire que toute vérité doit être arrachée à ce sombre. Or le point de départ de tout arrachement de la vérité, c'est la petite région claire que chacun de nous exprime. Et, on l'a vu, à partir de là, les âmes ou les esprits, mais les âmes et les esprits raisonnables ont en effet leur manière d'accéder à la vérité.

Et on l'a vu notamment la dernière fois grâce à l'analyse de la perception. Les perceptions intérieures de la monade, puisque [46 :00] les monades en exprimant le monde perçoivent les événements, on a vu que ces perceptions consistaient à tirer du sombre une clarté où des petites perceptions non remarquées – comme il dit, une perception remarquable. C'est toujours la théorie des points singuliers, c'est toujours la théorie des points remarquables. Et on a vu comment dans chaque monade se faisait cette constitution d'une perception remarquable. Et à partir de la constitution de la perception remarquable, on accédera à d'autres vérités dont on avait fait l'analyse, [47 :00] je vous le rappelle, et qui était des analyses de séries, de séries convergentes vers des réquisits qui dépassaient les choses, les choses perceptibles vers des réquisits et séries infinies qui allaient plus loin jusqu'à l'idée de Dieu. Je ne reviens pas là-dessus mais tout ça agrandit de plus en plus l'appartement.

Eh ben, on arrête cet étage-là, et on demande tout de suite: quoi, qu'est-ce qui se passe? Il n'y a que ça, à mon avis, dans le premier appartement, il n'y a que ça. On a tout fait, compte tenu des problèmes énormes qui s'y posent: problème de la liberté, problème de etc. Et tout d'un coup ce qui va définir, ce qui va définir l'autre étage, c'est quoi? [48 :00] Eh bien, c'est: "j'ai un corps"! Il faut que j'ajoute, dans mon premier étage, il y a déjà une grande variété: c'est que toutes les monades ne se valent pas. Non seulement on a vu que les monades avaient des zones d'expression claire plus ou moins grandes, mais est-ce qu'il n'y en a pas déjà qui elles se contenteraient d'une zone de perception remarquable ou remarquée et n'atteindrait pas aux vérités divines, n'atteindraient pas aux séries infinies ? On est forcé de le laisser. Qu'est-ce que ce serait ces monades? En d'autres termes: est-ce que toute monade est une âme raisonnable, ou un esprit? [Pause] [49 :00] A l'étage où on est on ne peut rencontrer que des âmes raisonnables ou des esprits.

Donc je dis: allez, on saute dans l'autre étage, et ce qui nous fait sauter, c'est comme une espèce d'escalier – c'est quoi? J'ai un corps, L'annonce que j'ai un corps! [Pause] Comprenez en quoi ça m'ouvre... Je vous le disais, ça va ouvrir quoi? Qu'est-ce qui l'exige, que j'ai un corps? C'est l'événement. L'événement ne se contente pas du premier étage. Donc, il faudra le mettre, [50 :00] si on tente un schéma, il faudra le mettre entre les deux. Et finalement peut-être que tout sera entre les deux car ce qu'on a vu comme appartenant au premier étage, c'est quoi? C'est l'événement comme détermination spirituelle. Et qu'est-ce que c'est l'événement comme détermination spirituelle? C'est l'événement ou l'inflexion en tant qu'elle s'actualise, en tant qu'il s'actualise dans un sujet individuel. [Pause]

Vous vous rappelez: le monde est une virtualité, et c'est là que joue le couple leibnizien virtuel-actuel. Le monde est une virtualité qui s'actualise dans chaque monade qui l'exprime. [51 :00] Si vous préférez: la monade est l'existence actuelle du monde, et le monde n'existe actuellement

que dans les monades, sinon il est pure virtualité. Or qu'est-ce que l'événement réclame en plus? C'est très beau! Il me semble que c'est très beau: enfin, vous dites, ben oui, Socrate s'assied sans sa prison parce qu'il trouve que c'est bien. Mais alors il faut rajouter d'autres choses. Encore faut-il aussi qu'il ait des genoux qui plient. En d'autres termes, je ne vois rien de plus beau pour vous dire une chose si simple: il faut aussi que l'événement [52 :00] s'inscrive dans les corps. Il faut aussi que l'événement s'inscrive dans les corps. En d'autres termes l'événement n'est pas seulement une virtualité qui vous attend et qui vous guette et qui s'actualise dans votre âme. L'événement est une possibilité qui se réalise dans vos corps, et ça va être ça, ça va être ça l'étage d'en dessous. [Pause]

Mais, "J'ai un corps", pourquoi? Première raison: parce que, mais c'est justement parce que je ne peux exprimer qu'une portion claire, réduite, justement [53 :00] parce que je ne peux exprimer qu'une petite portion. Dieu n'a pas de corps. [Pause] Le corps, c'est exactement mon département. [Pause] Et rappelez vous ce qu'on disait très fort – ne faites surtout pas là le changement qui rendrait Leibniz incompréhensible: ce n'est pas parce que j'ai un corps que j'ai une portion d'expression réduite; c'est parce que j'ai une portion d'expression réduite que dès lors j'ai un corps. En effet ce que j'exprime, ce que ma monade exprime clairement, c'est cela qui sera dit concerner mon corps, et quoi, dès lors concerner le rapport d'autres corps avec le mien. [54 :00] En d'autres termes un événement ne peut pas se réaliser dans un corps qui serait le mien, il ne peut se réaliser que dans une interaction de corps sur le mien. Il faut que j'aie un corps et je n'aurais pas de corps s'il n'y avait d'autres corps interagissant sur le mien. [Pause] Que j'ai un corps, cela découle [Pause] de ma finitude, c'est-à-dire de la puissance passive ou, si vous préférez, du fait que je n'ai une zone d'expression [55 :00] claire très, très restreinte.

Un étudiant: Est-ce que l'événement réalisé est le déploiement du temps? Où est le temps?

Deleuze: L'événement réalisé n'est pas le déploiement du temps, votre question est très juste car le temps et l'espace, on n'en a pas parlé du tout. L'espace et le temps suivront tout cet ensemble. Il y a déjà un espace et un temps à l'étage supérieur, simplement ce temps sera uniquement l'ordre des possibles coexistents. Par exemple: votre monade, votre esprit en tant qu'esprit ou bien coexiste ou bien ne coexiste pas avec celui, par exemple, de César. Vous n'êtes pas de la même époque. Ça c'est déjà compris complètement. Donc le temps comme ordre des successions possibles, [56 :00] et l'espace comme ordre des coexistences possibles appartient au premier étage. Cet espace n'a rien à voir, en revanche -- je réponds du mieux que je peux à votre question -- cet espace et ce temps n'a encore rien à voir avec de l'étendue et avec de la durée. L'étendue et la durée appartiennent à l'autre.

L'étudiant : C'est infini.

Deleuze : Quel rapport y aurait-il... C'est infini, c'est infini ? Non, pas au premier sens. Ce n'est pas un temps infini puisqu'il est second par rapport à ce qui le remplit. Il n'est infini que par conséquence, il n'y aurait pas un temps et un espace vides qui seraient remplis par l'action de Dieu. Ce que j'appelle l'espace et le temps, c'est l'ordre des coexistences [57 :00] et des successions entre monades, si bien que dire qu'elles pourraient changer d'espace, d'endroits dans l'espace, ou de moments dans le temps, sans changer elles-mêmes, ça n'aurait aucun sens.

Le même étudiant: Donc, il est infiniment virtuel?

Deleuze: Il est infiniment virtuel ? Non. [Deleuze rit] Oui et non, oui et non. Il est virtuel si vous l'identifiez au temps du monde. Il est actuel si vous le prenez comme l'ordre des successions des

monades, des monades qui sont actuelles. Le problème compliqué ce sera mathématiquement, parce que vous sentez qu'au premier étage il y a une logique du temps défini comme l'ordre des successions, [58 :00] par exemple, ou une logique de l'espace, et Leibniz tiendra beaucoup à la distinction des mots. Il n'emploie à cet étage là que les termes de *spatium*, espace, et *tempus*, temps. Quand vous voyez le mot *extensio* ou *extensum*, ça ne renvoie jamais à ça. Ça renvoie au contraire à quelque chose qui concerne déjà les corps. Alors le problème c'est quels rapports y a-t-il entre le *spatium* et l'*extensio*, par exemple. Ce sera une des théories mathématiques, je crois, les plus audacieuses de Leibniz. Mais enfin voilà, c'est tout ce que je peux dire rapidement.

Alors, je dis, vous voyez: chacun de nous a un corps; chacun de nous a un corps et en même temps, [59 :00] il a un corps sur lequel d'autres corps interagissent. [Pause] Voir, par exemple *Monadologie*. – [Deleuze cherche son texte, sans succès] Je ne sais pas... Tant pis. Je les ai déjà cités d'ailleurs, et puis ça suffit, oui. *Monadologie*, c'est un tout petit texte. [Rires] [Pause]

Or, il y a déjà un problème car vous avez deux systèmes, les deux étages sont subordonnés à deux modes de construction complètement différents. Le premier étage a pour mode de construction [Pause] un monde virtuel [Pause] qui n'existe actuellement [60 :00] que dans chaque monade; en d'autres termes, chaque monade exprime la totalité du monde, et inclus la totalité du monde. Au niveau des corps où vous êtes, ce n'est plus ça du tout. Les corps sont extérieurs les uns aux autres et interagissent les uns sur les autres. Les monades, au contraire, sont telles que le monde est intérieur à chacune et qu'elles sont sans porte ni fenêtre, c'est-à-dire qu'elles n'interagissent pas. Chacune exprime le monde pour son compte, sans porte ni fenêtre, tandis que là, il y a une interaction, une interaction des corps. [Pause] [61 :00]

Et je dirais: ce que j'exprime clairement dans le monde, ce sont les corps qui affectent le mien ; ce sont les corps qui affectent directement le mien, et c'est par ce processus de l'affection, alors, de l'interaction des corps, c'est par ce processus que quelque chose dans cet étage là va répondre aux perceptions intérieures des monades. On l'a vu la dernière fois, quand j'ai essayé d'analyser l'exemple de la goutte d'eau et de la vague, [Pause] et que l'on voyait qu'entre le corps liquide [62 :00] et mon corps se constituait, à la limite, une sorte de rapport différentiel dy/dx , à l'autre étage se constituait dans la monade une perception distinguée: j'entendais le bruit de l'eau. Vous voyez déjà qu'il y a correspondance là entre les deux étages, mais chacun d'eux a sa loi – ils n'obéissent pas à la même loi. Il y a une loi qui est l'interaction des corps les uns sur les autres, une autre loi qui est: les monades [Pause] dont chacune exprime [63 :00] l'univers entier, et qui ne communiquent pas les unes avec les autres.

Alors, ça va nous faire une difficulté. Je veux dire, comment rendre compte d'une telle différence entre les deux étages ? Mais, qu'est-ce qu'il y a entre les deux étages ? Autant demander: de quoi est fait mon corps? Si on a demandé ça, presque ça nous suffirait. Donc faites un effort: de quoi est fait mon corps? De quoi est fait tout corps? Ce n'est pas facile à comprendre chez Leibniz, de quoi est fait un corps, et pour moi ça me paraît un des plus grands mystères de toutes les philosophies du XVIIe siècle. [64 :00] Je dirais qu'un corps est fait – pas chez tous d'ailleurs, mais chez Leibniz et chez Spinoza aussi d'ailleurs ; il y a ça de commun entre Leibniz et Spinoza. Chez Leibniz et Spinoza un corps est fait d'une infinité de parties actuelles infiniment petites. Tout corps est constitué par une infinité de parties actuelles infiniment petites, c'est-à-dire on ne peut pas arriver à une dernière partie. [Pause] C'est ce qu'on appelle l'infini actuel. [Pause] Il faut l'imaginer, c'est ça qui est bien, il faut l'imaginer car c'est proprement [65 :00] inimaginable. C'est mathématisable, mais c'est inimaginable.

Suivez-moi, ça s'oppose à deux choses. Ça s'oppose d'une part aux atomes. Avec les atomes il y a toujours, si loin que ce soit, il y a toujours une dernière partie, une dernière partie irréductible. Là, c'est au contraire une infinité de parties actuelles telles qu'il n'y a pas de dernière partie, que toute partie comporte encore une infinité de parties actuelles. Et d'autre part, ce n'est pas du divisible à l'infini, ce n'est pas du divisible à l'infini puisque l'infinité de parties actuelles telle qu'aucune partie ne peut être dite la plus petite, [66 :00] précisément sont données actuellement, existent actuellement, et ne dépendent pas du processus de division que vous faites subir à l'ensemble. [Pause] C'est ce que ces auteurs diront ou essayeront d'expliquer en disant: ce sont des multiplicités indénombrables, c'est-à-dire [Pause] qui ne sont pas de la nature du nombre. [Pause] Elles sont à proprement parler innumérables, ce qui n'empêche pas que vous pouvez dire qu'un corps est le double d'un autre. Un corps peut très bien être le double d'un autre, mais il comporte, non moins que l'autre, une infinité de parties actuelles, [67 :00] infiniment petites. Est-ce qu'une telle conception... C'est ce que Leibniz l'affirmera dix fois en disant: il n'y a d'infini que actuel – et très souvent, je crois vous l'avoir dit trop vite, mais je répète -- très souvent on objecte d'autres textes de Leibniz où Leibniz dit que le calcul infinitésimal, ou que même le calcul des séries infinies, n'est qu'une fiction mathématique. Mais il me paraît évident qu'il n'y a aucune contradiction et que ça veut dire que même le calcul infinitésimal ne rend pas compte de cet état de l'infini actuel.

Donc, supposez des collections de parties infinies, ce sont des parties de parties infinies, sans que vous puissiez arriver à la dernière, et qui pourtant sont actuellement [68 :00] données, contrairement à ce qui se passe dans une divisibilité à l'infini. Tout corps est de ce type. [Pause] Quand je dis, j'ai un corps, je veux dire, je comporte une infinité de parties infiniment petites, actuellement, actuellement. [Pause]

Un étudiant: Est-ce que c'est parce qu'elles sont actuelles qu'on évite le paradoxe de Zénon, c'est-à-dire... [Les réponses de Deleuze couvrent la voix de l'étudiant]

Deleuze: C'est ça, absolument. C'est pour ça aussi qu'il va y avoir une conception particulière du mouvement qui va dépendre de la force. [69 :00]

L'étudiant : Le mouvement en train de se faire.

Deleuze : C'est ça.

Isabelle Stengers (*peut-être*): Donc l'âme est finie mais pas le corps?

Deleuze: Non. La question ce n'est pas de savoir si l'âme est finie et pas le corps. La question, c'est que tout est à la fois, sauf Dieu, infini et fini. C'est-à-dire, Dieu, lui, son compte est réglé, il est infini. Bon, ouf, c'est fini ; enfin, si j'ose dire, on en parle plus. Mais tout ce qui est fini est infini par un certain aspect, et des infinis, je vous disais, c'est ça. [Fin de cassette ; interruption de l'enregistrement BNF ; texte de WebDeleuze] [1 :09 :46] Il me semble que le secret de la pensée du XVIIe siècle, c'est la distinction des ordres d'infini. Or si Dieu est infini et s'il est le premier infini, c'est parce qu'il est dit: infini par soi. Il est infini par soi. Mais il y a immédiatement un deuxième infini qui est l'infini par sa cause. [Retour à l'enregistrement BNF]

Partie 3

L'infini par sa cause, c'est les créatures. Alors, les monades sont infinies par leur cause. Elles sont infinies, pourquoi?... [70 :00] Non, plutôt, elles sont finies, elles ne sont pas infinies parce

que ce sont des créatures, elles sont créées par Dieu. Mais elles sont infinies, simplement infinies par leur cause, pourquoi? Parce que Dieu les crée de telle manière qu'elles expriment la totalité d'un monde infini. Et leur formule c'est que, dès lors, elles auront une infinité de prédicats, et cet infini par sa cause à pour formule, on l'avait vu, 1/infini; alors que Dieu par sa cause aurait pour formule, infini/1, c'est-à-dire l'infini comme individualité, l'infini comme être personnel. Donc au premier étage les monades, elles sont finies et elles sont infinies.

Là, quand nous arrivons aux corps [71 :00] et aux ensembles de parties actuellement infinies à l'infini, c'est le troisième sens de l'infini. A savoir: un infini qui est pris dans des limites, une portion de matière, et qui, quelle que soit les limites et l'étranglement des limites considérées, est à proprement parlé indénombrable. Donc c'est du fini puisqu'il est pris entre des limites; il est infini puisqu'il comporte une infinité de parties actuelles. C'est le troisième infini. Est-ce qu'il y en a d'autres? Hélas, il y en a d'autres encore, mais on s'en tient à ceux-là parce que c'est les trois grands, [72 :00] c'est les trois grands modes d'infini. Encore une fois pas chez tous ; ça, ce que je dis ne vaut que pour Leibniz et pour Spinoza.

Alors je dis: c'est ça, d'abord, avoir un corps. Bon, et ça veut dire quoi? Vous vous rappelez, ajoutons: pourquoi [est-ce que] j'avais un corps? J'avais un corps parce que je ne voyais que, je n'avais qu'un département, etc., qu'un petit département clair. Mais pourquoi [est-ce que] je n'avais qu'un petit département clair? Parce que j'étais une créature, parce que j'étais fini. En d'autres termes parce que j'avais une matière première et la matière première, on l'avait vu, ce n'est pas avoir un corps, c'est l'exigence d'avoir un corps. Et alors, l'exigence d'avoir un corps, alors bon, [73 :00] la voilà satisfaite. [Pause] C'est pour cela que Leibniz parlera... Ces ensembles infinis de petites parties actuellement infinies, il ne faudra pas que vous vous étonniez qu'il les appelle matière seconde. A peine je dis ça, je dois vous dire, attendez-vous à ce qu'on doive corriger, ça ne suffit pas. Mais c'est un aspect de la matière seconde. La matière seconde ce sera la forme sous laquelle la matière effectue l'exigence de la matière première, [Pause] de la finitude. [74 :00] Elle revient dans toute notre histoire, elle revient: nous sommes finis, donc nous ne pouvons exprimer qu'une partie finie, donc nous avons un corps.

Un étudiant : [Inaudible]

[On entend une voix vague d'un étudiant qui pose une question] Ah, il y a une immanence de la monade à la matière première, absolue, complètement. – [Deleuze parle aux étudiants près de lui] Oh, dites, ça se complique, ça, eh ? Mais ça devrait en même temps se dénouer alors, parce que... Vous voyez bien le problème que nous avons dans les pieds maintenant? C'est bon, mais... -- Qu'est-ce que mon corps? En quoi c'est mon corps? Il faut bien que quelque chose en fasse mon corps. [Pause] [75 :00] J'ai un ensemble infini de parties matérielles infiniment petites, mais en quoi ça me concerne tout ça? [Pause]

Aussi la matière seconde a deux aspects, et nous n'avons donné qu'un aspect de la matière seconde. C'est que cet ensemble infini de matière infiniment petite comporte en même temps une infinité de petites âmes. [Une étudiante répète : Les âmes] De petites âmes, comme si on remontait au premier étage. Les petites âmes, vous allez dire, les petites âmes, mais quoi ? -- J'hésite entre deux choses: si je vais très lentement, on s'y perd; si je vais très vite, on s'y perd encore plus. – [76 :00] La matière seconde doit comporter... je n'en sais plus rien moi... Si! Un ensemble infini de petites parties actuellement infinies, mais elles ne m'appartiennent que sous l'hypothèse d'une infinité de petites âmes. Mais pourtant il est cartésien, il y a distinction réelle entre l'âme et le corps. Ouais! Mais vous vous rappelez, ça me paraît un des coups les plus

étonnants de Leibniz: la distinction réelle n'implique pas la séparabilité. Mon corps est constitué d'une infinité de petites âmes animant une infinité de parties organiques infiniment petites – la machine qui va jusqu'à l'infini. [77 :00] Les deux sont réellement distincts? Oui, mais ça ne les empêche pas d'être inséparables, d'où l'étonnante théorie du vivant. C'est ça, le statut du vivant. [Pause]

Heureusement – bon, je préfère aller vite parce que, encore on a l'impression de se perdre tous. Alors quoi! Où on en est? On ne sait même plus où on en est? -- Si! Formule lumineuse, la lumière arrive: il suffira de dire que vous, chacun de vous, est une monade dominante, et en tant que vous êtes une monade dominante vous avez un corps. Monade dominante, ça veut dire: vous êtes une âme raisonnable, [Pause] [78 :00] et en tant que telle vous avez un corps, avec un cerveau – il n'y a pas d'âme sans cerveau. Vous avez un corps avec un cerveau. Votre corps, il est fait de quoi? D'une infinité de petites parties actuellement infinies, [Pause] mais inséparables d'une infinité de monades dominées [Pause] qui sont, elles, non pas raisonnables mais animales ou sensibles. [Pause] D'où cet extraordinaire vitalisme qui peut dire en même temps: alors, il n'y a pas de matière vivante, non, toute matière est matière, c'est tout. Simplement, [79 :00] il va y avoir inséparabilité de la matière seconde et des petites âmes, c'est-à-dire des monades dominées. [Pause] Seulement, si c'était tout? Ça ne va pas marcher si facile! Pour moi, à mon avis, c'est un des plus grands organicismes qu'on ait fait en philosophie. Comme Whitehead aimait appeler sa philosophie organiciste, organicisme, c'est une raison de plus pour les comparer.

Vous voyez déjà où ça nous entraîne si je voulais gagner du temps ; il n'est plus question de gagner du temps! Si je voulais gagner du temps, quelle est la situation des animaux? Les animaux, c'est compliqué [80 :00] parce que, on a beau dire, les animaux n'ont pas d'âme raisonnable, ils n'arrivent pas aux vérités nécessaires, ils n'arrivent pas aux séries infinies, ils ne font pas de mathématiques, ils ne connaissent pas Dieu, etc. Mais ils ont quand même une petite portion claire, [Pause] et ils font non pas des raisonnements, mais ils enregistrent des conséquences, comme il dit, dans leurs monades, et on a vu que la psychologie de l'animal était vraiment pour Leibniz quelque chose de fondamental. Bien.

"Je meurs!" Vous vous rappelez ce qui se passe quand je meurs. On l'avait vu parce que ça faisait notre joie cette bonne nouvelle, [Rires] au tout début: c'est épatant, quand je meurs! [81 :00] Mon âme raisonnable est réduite à une âme sensible ou animale, mais elle demeure. Elle demeure. [Pause] C'est les fameux plis, replis, déplis. Et elle sera redéplié lorsque Dieu l'appellera au jugement dernier. Vous vous rappelez cette idée très bizarre [Deleuze éclate de rire] qu'il avait que les âmes appelées à devenir raisonnables ne l'étaient pas dès le début du monde – en effet, ce serait idiot. Moi, mon âme raisonnable, vous pensez, et la vôtre aussi, il a bien fallu attendre qu'on naisse dans l'ordre du temps, dans l'ordre des successions, au premier étage. [82 :00] Il a fallu que Dieu nous appelle, c'est-à-dire: déplie nos propres parties pour que nous exprimions le monde. Mais avant on existait, mais on existait comme quoi? Comme une âme animale sensible, comme l'âme d'un ver. Simplement, qu'est-ce qui nous distinguait d'un ver? On ne pouvait pas le savoir, à l'époque. Comme [Leibniz] dit: c'est comme si Dieu avait scellé, dans certaines âmes sensibles, un acte, acte qu'elles allaient accéder à la raison, etc. Enfin, ça c'est le Leibniz qui nous touche le plus. J'arrête là-dessus.

Quand nous mourrons, nous redevons une âme sensible faisant partie de la matière seconde. -- Il n'y a plus qu'un petit effort à faire. [Fin de cassette du texte Web Deleuze] – Prenons la loi des corps : [83 :00] la matière seconde et toutes les petites monades dominées, ce qu'il appelle le

plus souvent les formes substantielles, toutes les formes substantielles, elles ne cessent pas d'aller et venir. Pourquoi? En vertu de la loi du premier étage. La loi du premier étage, si vous rappelez: l'interaction universelle des corps. Notre corps, il ne cesse pas de changer de parties, et non seulement il ne cesse pas de changer d'organes, mais par là même il ne cesse pas de changer de petites âmes, c'est-à-dire de formes substantielles, puisque les formes substantielles ou les petites âmes sont strictement inséparables des organes. [Pause] [84 :00] Ce qui veut dire une chose très simple: vous avez une âme de votre cœur, vous avez votre âme à vous, vous avez votre âme, mais vous avez une âme de votre cœur, vous avez une âme de votre bras, vous avez une âme de tout ça. Vous avez des millions et des millions d'âmes, mais elles ne cessent pas de changer en même temps que les parties de votre organisme. Ça n'arrête pas de changer. Il a trouvé une métaphore plus belle que le fleuve d'Héraclite pour dire que tout change, Leibniz. Il dit: c'est comme le vaisseau de Thésée, le vaisseau de Thésée que les Grecs réparaient toujours. Toujours un trou, toujours un trou. Ça veut bien dire que dans tout corps [85 :00] les atomes ne cessent pas de changer.

Un étudiant: Sous cet angle-là, [Xavier] Bichat a parlé des infinités de morts partielles.

Deleuze: Complètement, parce que... Ce n'est pas difficile, calculer une mort partielle chez Leibniz, et en même temps, en quoi [est-ce qu'] il n'y a pas de mort totale? Vous prenez un organisme, vous prenez votre organisme au moment petit *a*, et voilà ce que vous faites: toutes les parties de cet organisme et toutes les âmes de cet organisme ne s'en vont pas en même temps. Alors vous avez un premier temps, au moment *b*, mettons que la région *a* prime [86 :00] ait subsisté et que la région *a* second soit partie, et de proche en proche. Et vous vous demandez, par rapport au moment *a* où vous étiez parti, à quel moment toutes les parties se sont renouvelées. Mais à ce moment-là, ça n'empêche pas que par rapport au moment précédent, un certain nombre de parties, ou plutôt des parties innombrables, soient demeurées. On pourra appeler "période d'un organisme" la distance de temps, la différence de temps pour renouveler complètement les parties et âmes de l'organisme, une fois dit que ça ne se fait jamais d'un coup, que ça ne se fait jamais d'un coup et que, bien plus, il n'y a jamais de moment où tout se renouvelle. [87 :00] Je pars du moment *a*, au moment *b* je peux dire, je dis n'importe quoi, dix molécules sont parties, au moment *c*, vingt molécules sont parties. Mais des dix nouvelles qui étaient arrivées, celles-là durent. C'est donc une période. -- Je vois votre œil éteint et abattu. Enfin ça se comprend. -- Votre période elle ne coïncide jamais avec une disparition ou une naissance totale. Elle est toujours à cheval avec une part qui reste et une part qui s'en va.

Mais alors comment conjuguer à la fois, c'est mon corps et ça ne cesse pas de s'en aller? Et Leibniz a finalement beaucoup de peine. [88 :00] Et si j'essaie de résumer je retombe sur quelque chose qu'on avait commencé à dire la dernière fois. Oui, il faut maintenir les deux choses suivantes: ce qui va définir un corps, avec ses fuites et ses arrivées, avec ses nouvelles fournitures et ses nouveaux départs, ce qui va définir un corps comme mien, c'est -- pardonnez-moi l'expression -- c'est une couture. Une espèce de couture ou un nœud, un lien, ce que Leibniz appellera le *vinculum*. [Pause] [89 :00] Ce qui correspond à ma monade dominante, c'est un *vinculum* qui réunit les monades dominées, et les organes. [Pause]

Comment est-ce qu'il le concevait, ce *vinculum* ? Ce *vinculum* est dit substantiel, c'est-à-dire dépendant directement de la substance. [Pause] Il m'appartient à moi, monade dominante. C'est dans les Lettres à Des Bosses, c'est à moi qu'il appartient -- les textes sont là très, très difficiles ; je ne vous donne qu'une esquisse, bien qu'ils aient été très bien interprétés, d'une part par [Yvon] Belaval dans son *Introduction à la pensée de Leibniz*, [90 :00] et d'autre part, par une

philosophe qui s'appelle Christine Frémont qui a publié les Lettres à Des Bosses. Mais ça n'empêche pas que le texte est vraiment très difficile. Je dis, il me semble que le *vinculum* m'appartient à moi comme monade dominante. Là-dessus, tous les organes et les monades dominées qui composent mon organisme, et qui vont et qui viennent, c'est-à-dire qui arrivent et qui s'en vont, ne dépendent pas du *vinculum*. Elles m'appartiennent en tant qu'elles y entrent, mais elles sortent et elles prennent un autre *vinculum*, [91 :00] ou bien plus elles ne prennent pas de *vinculum* du tout. Et c'est ça qui va emmener l'interaction universelle des corps. [Pause]

Alors bon, essayons de voir. -- Je dis très vite. C'est déjà bien difficile tout ça. -- J'essaie de faire un classement. On me dirait, c'est très bien tout ça ; essayez de faire un classement des grandes catégories dont vous venez de parler. Je dirais:

Premièrement: événements, [Pause] singularités intrinsèques, inflexions. [92 :00]

Deuxièmement: monades, [Pause] forces primitives actives [Pause] qui expriment le monde ou plient les événements. [Pause] C'est l'actualité du monde. [Pause]

Troisièmement: les monades ont non seulement une force active primitive, mais une force passive primitive – c'est leur finitude, ou leur matière première, en fonction de laquelle elles n'expriment [93 :00] qu'une [Pause] portion finie du monde. Elles n'expriment clairement qu'une portion finie du monde.

Quatrièmement: si je n'exprime qu'une portion finie du monde, j'ai un corps, ce qui revient à dire: si j'ai une matière première, elle exprime une exigence, exigence d'avoir un corps.

Cinquièmement: le corps est la troisième forme d'infini, [Pause] l'ensemble actuellement infini de parties infiniment petites non dénombrables. [Pause] [94 :00] A ce titre, il est matière seconde [Pause] et reste inséparable d'une infinité de monades dérivées, de sous monades de monades dérivées ou formes substantielles, qui sont des âmes dominées par rapport à mon âme dominante.

Cinquièmement ou sixièmement [Les étudiants disent, Sixièmement] – Oh, C'est limpide, c'est très bien, vous ne pouvez plus rien... -- Cinquièmement: deux aspects. [Pause] [95 :00] La matière seconde m'appartient, appartient à ma monade pour autant qu'elle entre sous le *vinculum*, la chaîne, la chaîne substantielle qui m'appartient, qui me caractérise. Là je m'appuie fort sur un texte [des Lettres à] Des Bosses: le *vinculum* m'appartient et est fixé, est fixé à la monade dominante. – [Deleuze réagit peut-être à quelqu'un qui veut l'interrompre] Je continue ce que je dis parce qu'autrement, je n'y comprends plus rien. -- D'autre part les mêmes, c'est-à-dire les parties organiques et les monades dominées ne cessent d'aller et de venir, [96 :00] comme le vaisseau de Thésée : suivant qu'elles changent de *vinculum*, elles passent sous une autre monade, ou se libèrent de tout *vinculum*. [Pause]

Septièmement: de toute manière on s'y retrouvera [Rires] car, [Pause] à la mort -- c'est là qu'il y a un problème, vous savez, c'est ce qu'il n'a pas voulu, il ne veut pas... il a déjà fait une si belle théorie de la damnation, il ne faut pas tout [97 :00] lui demander, il n'a pas voulu régler l'un avec l'autre le problème de la mort et le problème de l'organisme, je crois. -- Car quand nous mourrons, encore une fois, nous perdons notre âme raisonnable qui redevient une âme sensitive, alors elle perd son *vinculum*. Est-ce qu'elle perd son *vinculum*? Si elle perd son *vinculum*, tout est perdu: comment est-ce qu'on reconnaîtra le corps qui lui appartient? Vous vous rendez compte. Oh, le problème, [rires de Deleuze] c'est terrible. Heureusement, il y a ce texte si étrange: avant que nous ne soyons appelés à devenir raisonnables, et une fois mort, quand nous cessons d'être raisonnables, il y a cette chose bizarre: [98 :00] l'appel scellé. Mon âme est

redevvenue animale, mais elle contient l'appel scellé, et, à mon avis, c'est la seule manière pour que Dieu reconnaisse les siens, sinon il ne peut pas reconnaître les siens. A moins qu'il ne faille faire intervenir un mystère, et comme à la fin, il le dit dans la correspondance avec Des Bosses, et c'est le mystère de la transsubstantiation: "ceci est mon corps, ceci est mon sang." C'est un exemple où les monades, les monades dominées – car ce n'est pas la monade du Christ -- les monades dominées, c'est les monades du corps et du sang du Christ, et puis les monades du pain et du vin qui entrent dans un très étrange rapport.

Dernier point. -- Peu importe. On a fait ce qu'on pouvait. [99 :00] – Dernier point – Mais, je dirais pour tout satisfaire, sur ce point, on n'a pas tout à fait fini, eh ? Un peu de courage encore.

Dernier point, je dis: ben, vous comprenez – euh, qu'est ce que vous devriez comprendre ? – Oui, notre programme du début de l'année, il est quand même un peu fait, à savoir: l'âme est pleine de plis qu'elle déplie partiellement. Voilà c'était la première proposition baroque: les plis dans l'âme. Elle les déplie partiellement, on l'a vu par les opérations de recherche de la vérité, etc. Deuxième proposition: la matière est pleine de replis, [Pause] et c'est l'autre étage. [100 :00] La matière est pleine de replis qui abritent, libèrent, et font circuler des infinités de parties actuelles et des infinités de monades dominées inséparables des parties actuelles. [Pause]

En haut, dans les événements, il y avait des singularités. En bas, si on avait eu le temps, on verrait que dans la physique de Leibniz, va se développer une physique des extrema, des minima et des maxima, et en effet dans certaines conditions, [101 :00] qui sont celles du monde physique, les points singuliers – mais là, c'est des choses qu'il aurait fallu pouvoir aborder la physique – les points singuliers deviennent des minima et des maxima, des extrema. Qu'est-ce qu'il y a entre les deux? Il y a toute cette histoire d'organismes, il y a toute cette histoire de vitalisme qui nous fait passer perpétuellement d'un étage à l'autre. [Pause] Qu'est-ce qu'on peut en conclure? ... Oui ?

Un étudiant: Ça me fait penser à Bergson parce que ça aide à comprendre le problème de la différence entre les multiplicités qualitatives et quantitatives. On pourrait dire que la multiplicité qualitative est au croisement de deux lignes infinies. Ces infinies seraient [102 :00] l'infini par soi et l'infini par sa fin. Ce que je me demande... Je prends un exemple: ce qui me tient à cœur c'est d'arriver à considérer l'espace, ou ce qu'il appelle l'étendue, sous l'ordre de quelque chose de purement qualitatif. Est-ce qu'on pourrait dire qu'un espace qualifié, qu'il y a quelque chose qui donne lieu, est au croisement de deux infinis, un infini qui est celui du corps en mouvement, à ce moment-là, c'est les infinités de petites parties infiniment actuelles, et l'autre ligne infinie, c'est la lumière qui est un indénombrable?

Deleuze: Ouais. Je vais te dire parce que je préfère la manière dont tu finis à la manière dont tu commençais, parce que tu es sensible autant que moi au danger de faire des rapprochements. [103 :00] A l'égard du problème des multiplicités, qui est en effet un problème fondamental, on peut dire ceci, en gros: à mon avis, Bergson arrive à un moment crucial dans la théorie des multiplicités et va tenter un coup pour la faire sortir du stade des mathématiques. Il y a deux auteurs qui simultanément font cette tentative pour faire sortir la multiplicité du simple stade de la théorie des mathématiques pour l'introduire en philosophie: c'est Husserl et c'est Bergson. Ça, c'est un point. Ce qui intéresse Bergson, c'est un point particulier: le rapport entre les multiplicités discrètes et les multiplicités continues. Bon. Est-ce qu'il s'intéresse ? Oui, il s'intéresse [104 :00] au problème de l'un et du multiple puisque, encore une fois, il n'y a pas d'un et de multiple, il n'y a que des multiplicités, et c'est par là qu'il est profondément moderne.

Il n'y a plus d'un et de multiple, la question de l'un et du multiple ne se pose plus en philosophie etc.

Je dirais pour Leibniz, pour éviter les confusions, il y a quelque chose qui manque chez Bergson et qui est chez Leibniz, et quelque chose qui manque chez Leibniz et qui est chez Bergson. C'est pour ça que la philosophie est si belle. Ce qui manque chez Leibniz, c'est la suppression du problème de l'un et du multiple. Il continuera à penser – c'est un homme du dix-septième siècle –, il continue à penser en termes d'un et de multiple. Bien plus, sa conception de l'harmonie, tu as des rapports multiples-multiples, mais les rapports multiples-multiples sont fondamentalement [105 :00] étalonnés sur des rapports multiples-un chez Leibniz. En revanche, tu as chez Leibniz une tentative et une exploration des types de multiplicités dans tous les sens qui dépassent là, qui ne correspondent pas du tout à la situation bergsonienne. Alors si j'essayais les trois, notamment, les trois plus simples, ce n'est déjà pas des multiples, les trois infinis ; il n'y en a que deux: il n'y a que la multiplicité des monades et la multiplicité des corps.

Alors c'est merveilleux parce que tu me donnes notre fin. Je n'ai plus qu'à dire, mais, ben oui, considérez : qu'est-ce que Leibniz appelle l'harmonie? Qu'est-ce qu'il appelle l'harmonie? Ce qu'il appelle l'harmonie, c'est deux choses: toutes les monades expriment le même monde, [106 :00] mais [Pause] ce monde n'existe que dans les monades; elles sont sans porte ni fenêtre, elles n'ont pas de communication, elles n'ont pas d'action l'une sur l'autre. Chaque monade n'a que des actions internes, chaque monade agit sur elle-même, par rapport à ses prédicats. Aucune monade n'agit sur une autre. Elles sont fermées, simplement elles expriment le même monde. On dira qu'entre les monades, il n'y a aucune action directe, mais qu'il y a une harmonie. Encore fallait il qu'elles expriment le même monde, une fois dit que ce monde n'existe pas hors d'elles. L'harmonie, ça sera exactement ça. Il n'y aurait pas harmonie si elles exprimaient [107 :00] un même monde qui existait hors d'elles.

Si un monde est supposé exister entre nous tous et qu'on soit en harmonie, il n'y a aucun problème – ce que je vois de face tu le vois de dos, et un point c'est tout. Mais ce n'est pas ça. Le monde n'existe pas hors des monades; dès lors pour que ce soit le même monde, il faut que les monades soient en harmonies les unes avec les autres. Comme il dit: c'est une preuve de l'existence de Dieu. S'il n'y avait pas de Dieu, ce serait exclu que vous exprimiez le même monde, ou bien alors il faudrait que le monde commun existe réellement. Mais s'il est vrai que le monde, c'est uniquement [108 :00] la virtualité qui ne prend d'actualité que dans chaque monade qu'il exprime, le monde ça n'est rien d'autre que l'harmonie préétablie des monades entre elles. C'est comme si Dieu avait réglé des pendules les unes sur les autres. C'est ce qu'il dit avec la grande métaphore de la pendule: comme si Dieu avait réglé les pendules les unes sur les autres – comprenez le contresens abominable ça serait de croire que ça veut dire: tout le monde est à la même heure. Ça veut dire, au contraire, que quand moi je suis à une heure cinq, il y en a un qui est à une heure dix, et qu'entre les deux forces d'expression, ça se connecte. C'est ça l'harmonie préétablie [109 :00] des substances entre elles ou des monades. [Pause]

Mais, deuxième point : vous comprenez ça, c'est essentiel. Je ne sais pas que vous dire pour que ce soit concret: [Pause] je m'en vais, vous restez. [Pause] S'il y a un trou, c'est comme un mirage, et s'il n'y a rien dans ce trou, ce trou d'univers, il n'y a pas harmonie préétablie. Il faut qu'il y ait connexion entre ce qui se termine dans une monade et ce qui commence dans une autre. [110 :00] Or la connexion n'est pas directe puisque les monades n'agissent pas les unes sur les autres. Donc il y a harmonie préétablie des monades entre elles. Toutes, elles déroulent le

même monde, bien qu'elles ne communiquent pas les unes avec les autres, bien qu'aucune ne communique avec d'autres.

Mais alors, -- dernier effort... dernier effort... C'est du Leibniz au pas de course. Dernier effort ; ça me fait penser à la visite du Louvre au pas de course dans Godard [*La Bande à part*]. Dernier effort et on y est. – Vous vous rappelez ? Mais, qu'est-ce que c'est mon corps, sinon l'ombre que vous me faites? L'harmonie préétablie, du coup, [*Pause*] [111 :00] c'est l'harmonie des âmes et des corps en tant que quoi? En tant que non seulement, ce serait une insuffisance, en tant que non seulement elles obéissent à des lois différentes, [*Pause*] et avant tout en tant qu'elles ont des natures différentes. Car, et c'est un des points les plus fondamentaux de Leibniz, la critique qu'il fait à certains disciples de Descartes, c'est-à-dire à Malebranche et à d'autres cartésiens. [*Pause*] -- Là, alors, vraiment [112 :00] vite, vite, vite. -- Je dis: il y a quand même quelque chose de curieux dans notre réflexion, c'est que souvent on nous dit que la philosophie s'est occupée de causes et que la science a imposé la seule idée qui était vraiment scientifique et qui était celle de lois. Or ce n'est pas vrai, c'est des choses qu'il ne faut pas croire, ça. La notion de loi, elle s'est constituée au dix-septième siècle, et elle s'est constituée au dix-septième siècle dans les systèmes les plus théologiques du monde. Chez Auguste Comte, il y a quelque chose qui ne va pas bien quand il dit que la cause, c'est la métaphysique – il voulait dire autre chose, mais ça fait rien. Comte pris à la lettre, c'est très catastrophique: il ne faut pas dire la cause, c'est la métaphysique et la science arrive avec l'idée de loi. Car ceux qui ont découvert et ont constitué les premiers [113 :00] un véritable concept de lois, c'est les cartésiens. Pourquoi? Parce que Dieu seul étant cause, la Nature est régie par des lois. C'est eux qui élèvent un concept de lois défini essentiellement par la généralité et, -- je vais vite, d'ailleurs, ce n'est pas suffisant – mais, principalement par la généralité, et distinguant ainsi le miracle et la loi. Le miracle renvoyant aux volontés particulières de Dieu, et la généralité renvoyant aux volontés générales de Dieu. Dieu opère par volonté générale, ce sera toute la théorie de Malebranche nommée occasionalisme. Peu importe. [*Pause*]

Or [114 :00] voilà l'objection de Leibniz. Je ne veux pas dire qu'il ait raison, parce que c'est une grande discussion entre les deux, entre Malebranche et Leibniz, et l'objection de Leibniz elle me paraît splendide. Il dit: d'accord, tout ce que vous voulez, Dieu opère par lois générales, à une condition: c'est que les corps, ou les âmes, [*Fin de cassette de Web Deleuze*] c'est-à-dire les termes qui répondent aux lois générales, soient capables de le faire. Le schéma de Malebranche, si vous voulez, c'est le schéma dit occasionaliste. Le schéma de Malebranche : il faut une occasion, fixée par Dieu, sans degrés, eh ? C'est une occasion comme une autre. – [*Deleuze s'arrête un moment en disant : Oh, la, la, la, la, la, la, la, la, la*] [115 :00] C'est l'occasion, loi générale, passage de [*mot indistinct*] de la vapeur, transformation de [*mot indistinct*] en vapeur, ce qui vous donne la loi, l'eau bout à 100 degrés, voyez ? C'est l'analyse entre une occasion et une relation générale. Ou bien, dans toutes les théories des lois du mouvement, vous avez le choc et l'occasion. Le choc est une occasion, le choc de deux corps est une occasion, et la loi générale, c'est la transformation du mouvement, la transformation du mouvement entre le corps choquant et le corps choqué, quoique le choc lui-même soit le corps immobile. C'est justement par là qu'il y a occasion. C'est donc le passage d'un moment à l'autre. Vous comprenez ? Ce sera la théorie qui, par exemple, [116 :00] appliquée à l'âme et au corps sera dite occasionaliste.

Je trouve que Leibniz a une riposte étonnante... [*Brève interruption de l'enregistrement BNF, puis reprise*] Mais quelle intériorité entre dans un corps, [*Pause*] et à la limite, quelle intériorité dans une âme ? [*Retour au texte de Web Deleuze*] Leibniz, lui, a su nous montrer qu'il y avait

une intériorité dans le corps, et que c'était la force. Et Malebranche est bien embêté puisque c'était la force au sens de force motrice, ou travail, une chose que Malebranche et Descartes, que Malebranche à la suite de Descartes, ne connaissaient pas. Donc il pouvait concevoir une définition du corps en fonction de l'extériorité. [117 :00] Mais Leibniz arrive et dit: mais en vertu de la science moderne – c'est tout le thème de Leibniz – vous savez, il leur dit finalement, je ne tiens pas à vous reflanquer dans les pattes à Aristote, je ne tiens pas tellement à ressusciter Aristote, alors que vous croyez en avoir fini avec Aristote. Mais c'est au nom de la science moderne, dit-il, que je vous redis: ne croyez pas que la Nature ait perdu toute intériorité. Pour qu'un corps observe une loi, encore faut-il qu'il ait une Nature intérieure qui rend cette observation possible et nécessaire. Qu'est-ce que ça veut dire? L'eau boue à 100 degrés, d'accord, [118 :00] vous n'aurez rien dit, vous vous serez contenté d'un discours extrinsèque, comme il dit, si vous ne trouvez pas dans la nature intérieure de l'eau. [Pause] Pourquoi ces 100 degrés? C'est-à-dire pourquoi est-ce que ce que vous appelez "occasion" rend précisément possible cette transformation? Vous me direz pourquoi, mais la science y a renoncé depuis très longtemps. Pas du tout. Il y a toute une série de cours des transformations d'états, et tout cela vous entraîne vers une physique qualitative qui était présente chez Aristote, que Descartes avait complètement dépassée, et que Leibniz va reconstituer comme nouvelle physique – ce n'est pas du tout un "retour à Aristote" – mais [119 :00] qui est comme une reprise d'Aristote sous de nouvelles données.

Alors, je veux dire, l'harmonie préétablie, ça va être, d'une part, l'harmonie des monades entre elles, l'harmonie des âmes entre elles, d'une part, et d'autre part l'harmonie des âmes avec les corps, c'est-à-dire en quoi les corps eux-mêmes comportent une intériorité qui les mette en harmonie avec l'intériorité des âmes. C'est-à-dire, il ne suffit pas que les corps soient régis par un régime de l'interaction. Il faudra aussi une intériorité dynamique, une force des corps [120 :00] qui soit dans un rapport harmonique avec les âmes comme forces primitives; les forces des corps en rapport harmonique et qui pourtant sont des forces de corps. Travail, action motrice, c'est ce qu'il appellera forces dérivatives, par distinction avec les forces des âmes, qui sont les forces primitives.

Donc la prochaine fois, c'est ça que je voudrais qu'on fasse, ce point précis de l'harmonie: comment précisément Leibniz, pour nous faire comprendre ça, avait besoin d'un concept d'harmonie, et la question: est-ce que ce concept d'harmonie doit quelque chose, dès lors, à la musique? Mais n'oubliez pas au moins ce thème de l'harmonie, ça doit vous guider. Moi, l'hypothèse que je propose, c'est que dans tous les sens de l'harmonie tel qu'on vient de le voir, dans tous les sens chez Leibniz, [121 :00] l'harmonie va se présentée sous ce double aspect: premièrement l'exprimé n'existe pas hors de l'exprimant, et vous verrez que pour chaque stade ça convient, et deuxièmement, l'exprimant n'existe que sous une correspondance réglée avec l'exprimé. A ce moment là commence une espèce de musique baroque qui accompagne la philosophie baroque.

Je vous remercie et à la semaine prochaine.